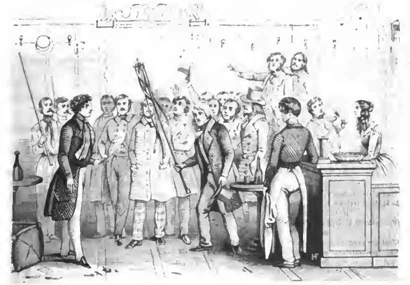


ACTE Ier SCÈNE XI

LE HÉROS

DU MARQUIS DE QUINZE SOUS.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Par MM. ARMAND DARTOIS et DE BIÉVILLE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 15 JUIN 1843

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
AUGUSTE, joueur de billard (25 ans).	M. FÉLIX.	JUSTIN, garçon de café............	M. BALLARD.
DUPERRET, fabricant de sucre de betterave (50 ans)..............	M. LECLÈRE.	JOUEURS DE BILLARD, AMIS DE DUPERRET.	
ALFRED, jeune avocat (25 ans).....	M. FLEURY.	Mme CÉSAR, maîtresse de café.	Mlle V. CAPON.
Le marquis DE SÉRIGNAC, dit QUINZE-SOUS (70 ans)..........	M. AMANT.	AMÉLIE, pupille de Duperret (18 ans).	Mlle ST-MARC.
		ERNESTINE, fille de Duperret (16 ans).	Mlle JULIA.
		UN DOMESTIQUE ET UNE BONNE DE DUPERRET.	

La scène se passe au premier acte, à Paris, dans un estaminet ; au second acte, à Rambouillet, chez Duperret

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon d'estaminet. Au fond, porte vitrée sur laquelle est écrit : *Café-Estaminet*. Tables et tabourets à droite et à gauche de cette porte. Comptoir à gauche du spectateur. Près du comptoir, sur le devant, un guéridon et deux tabourets ; autre guéridon du côté opposé. A gauche, vers le fond, porte sur laquelle on lit : *Laboratoire*. En face, à droite, autre porte sur laquelle on lit : *Billard*. Du même côté, vis-à-vis du comptoir, cloison vitrée en verres dépolis, dont un *des carreaux est en papier*.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme CÉSAR, JUSTIN. *

Mme CÉSAR, *à son comptoir*. Taisez-vous, monsieur Justin !... vous n'êtes dans cet estaminet que le garçon, et je suis la maîtresse, peut-être bien ?

JUSTIN, *rangeant sur le comptoir*. D'accord..... mais vous avez promis de m'épouser ?

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

Mme CÉSAR. Oui... si vous pouvez verser dans l'établissement les cinq mille francs qui me manquent pour le faire prospérer... avez-vous les cinq mille francs?

Elle descend de son comptoir et vient sur le devant.

JUSTIN, *la suivant*, Non, de par tous les diables!

Mme CÉSAR. Eh bien! alors, laissez-moi tranquille.

JUSTIN. Que je vous laisse tranquille..... quand je vois que vous souriez à chaque consommateur.

Air : *Soldat français.*

Dans cette atmosphère d'amour,
Tout m'excite, tout m'inquiète,
Je brûle et tremble tour à tour!

Mme CÉSAR, *riant.*

D'un poltron voilà bien la tête! -

JUSTIN.

C'est que pour me rendre jaloux,
Sans que votre sagesse en gronde,
Tout l' monde vous fait les yeux doux.

Mme CÉSAR, *minaudant.*

Rien ne vous empêche, entre nous,
De faire comme tout le monde!

JUSTIN. Merci! je ne veux pas faire comme tout le monde... ou plutôt, je ne veux pas que tout le monde fasse comme moi!.... avec vous!

Mme CÉSAR. Vous êtes fou, monsieur Justin... Mais taisez-vous... voici du public!

JUSTIN, *à part.* Elle appelle ça du public!

SCENE II.

Mme CÉSAR, QUINZE SOUS (*costume rapé, mais très-propre*).

QUINZE SOUS, *entrant par le fond.* Justin!.. ma Quotidienne et mon pain quotidien...

JUSTIN. Voilà... voilà!...

Il entre dans le laboratoire.

QUINZE SOUS, *baisant les mains de Mme César.* Belle dame!.. je baise avec respect... c'est-à-dire avec délice... vos mains si blanches et si fraîches.

Mme CÉSAR. Bonjour, monsieur Quinze Sols... vous êtes plus matinal que de coutume, aujourd'hui.

QUINZE SOUS. Vous avez donc oublié que c'e . aujourd'hui le grand jour?

Mme CÉSAR. Quel jour?..

QUINZE SOUS. Le jour où M. Auguste donne revanche au billard à cet Anglais qui se dit le plus fort joueur de l'Europe... Il y a des paris énormes... la France et l'Angleterre vont se trouver en présence... c'est une lutte nationale!

Air *de l'Homme vert.*

Quels beaux coups cela nous présage,
Surtout, n'allons pas nous livrer!
Car, par quelque carambolage,
Songeons qu'on veut nous attirer;
Oui, l'Angleterre avec finesse
Au billard sait nous provoquer;
Mais malgré toute son adresse,
Nous finirons par la bloquer.

Ce soir, la galerie sera au grand complet... et je veux avoir la meilleure place...

Mme CÉSAR. Vous aimez donc bien à voir jouer au billard?..

QUINZE SOUS. C'est le seul plaisir qui me reste!... Dans mon jeune temps... tel que vous me voyez... j'étais aussi d'une belle force au billard... J'ai perdu bien de l'argent à ce jeu-là... Mais voyez si Justin viendra!... Justin!... Justin!...

JUSTIN, *en dehors.* Voilà!.. voilà!..

QUINZE SOUS. Il dit toujours voilà... et il ne bouge pas!... Madame César... je ne vous conseille pas d'épouser ce garçon-là... il vous dirait toujours : Voilà... voilà... et peut-être vous ne verriez rien du tout... (*A part.*) Comme c'est parc-aux-cerfs ce que je dis là...

Justin entre, portant sur un plateau une tasse, du sucre et la Quotidienne.

Mme CÉSAR. Allons donc, Justin... allons donc!... je n'aime pas qu'on fasse attendre les habitués.

JUSTIN, *bas.* Ne faut-il pas se démancher pour ses quinze sols... quotidiens.

Il pose le plateau sur le guéridon, à droite et retourne au laboratoire.

Mme CÉSAR. Dame... il y a vingt ans que cela dure. N'est-ce pas, monsieur Quinze Sols, qu'il y a vingt ans que vous venez dans cet estaminet?

QUINZE SOUS. Vingt-cinq ans, belle dame, si vous voulez bien le permettre...

Mme CÉSAR. Et jamais vous n'avez dépensé plus de quinze sous dans un jour?..

QUINZE SOUS. Jamais! au grand jamais!... Est-ce que je l'aurais pu quand je l'aurais voulu?... Je suis pensionnaire de l'ancienne liste civile pour la somme de sept cent cinquante francs... c'est-à-dire un peu plus de quarante-un sols par jour... tire-toi de là comme tu voudras... Eh bien! je m'en suis toujours tiré... je dirai avec honneur... car je ne dois rien à personne... Je me trompe... je dois les diners que M. Auguste me donne de temps en temps... à cause de mon admiration pour son beau talent... Êtes-vous comme moi, madame César?... quand cet homme est là en attitude au billard... il me fait l'effet de Romulus dans le tableau des Sabines... (*Chant au dehors.*) Et tenez, tenez... voilà notre héros...

SCÈNE III.

LES MÊMES, AUGUSTE. (*Il a un tronçon de queue à la main.*) *

AUGUSTE.

AIR : *Je suis Robinson* (du Brasseur de Preston).

Vrai Roger Bontemps,
Lorsque tant de gens
Traitent de chimère
Le bonheur sur terre,
Sans même y rêver,
Moi, j'ai su trouver
Le bonheur parfait
A l'estaminet.

Embrassant Mme César.

Bonjour, la petite mère! voulez-vons bien permettre...

JUSTIN, *rentrant avec deux cafetières.* Eh bien! il ne se gêne pas!

Il verse le café de Quinze Sous, reporte ses cafetières au laboratoire et rentre.

AUGUSTE, QUINZE SOUS et Mme CÉSAR.

Vrai Roger Bontemps, etc.

Auguste embrasse encore Mme César.

Mme CÉSAR. Qu'il est aimable cet être-là! **

AUGUSTE. Bonjour, mon vieux Quinze Sous.

Il lui serre la main.

QUINZE SOUS. Bonjour!.. bonjour!.. Je ne le revois jamais sans être prêt à pleurer d'admiration... O grand homme, va!..

AUGUSTE. Veux-tu bien finir, vieux singe de flatteur!... Tiens, Justin... mets cela au râtelier.

Il montre à Justin le morceau de la queue qu'il tenait en entrant.

JUSTIN ***. Si c'est comme ça que vous arrangez mes queues?..

AUGUSTE. On te la payera ta queue... mon chat... on te la payera!.. mais va-t'en la mettre au râtelier... c'est un trophée que je veux avoir toujours devant mes yeux... pour ma satisfaction particulière... Je l'ai cassée sur le dos de cinq bandits... quand je dis sur le dos... c'est peut-être bien sur la tête... on aura démêlé cela au grand jour... ça ne me regarde pas... Je suis venu... dans la nuit... j'ai tapé où j'ai pu... et j'ai vaincu... voilà la chose!..

QUINZE SOUS. C'était la devise de César.

Mme CÉSAR. Je n'ai jamais entendu dire ça à mon défunt...

QUINZE SOUS. En voilà une bonne!... elle confond son défunt César avec l'autre... Mais dis-nous donc ce qui t'est arrivé.

AUGUSTE. Rien... une rencontre... cinq coquins qui dans les Champs-Élysées dévalisaient et peut-être voulaient escofier un citadin... dénué d'armes... et qui ne pouvait plus crier à cause qu'on le serrait à la cravatte... Je revenais de donner une leçon de billard à ce baron allemand... qui demeure au pays des ahuris, c'est-à-dire à Chaillot... J'avais à la main cette queue que je rapportais au bercail... tout à coup... j'aperçois dans l'ombre... une attaque nocturne... un vrai guet-apens... je vole... je tombe sur la masse... avec le gros bout de ma triomphante... Je carambole... sur les cinq billes... et en moins de trois minutes... à moi la partie d'honneur... J'étais maître du champ de bataille... avec l'individu compromis... et je l'ai ramené à son domicile... non sans un déluge de bénédictions... qui m'ont prouvé que le particulier tenait beaucoup à son argent... et à sa peau... Voilà.

Il donne la queue à Justin qui la porte au billard.

QUINZE SOUS. Tiens!.. regarde! regarde, Auguste... je suis à tes pieds... (*Il s'y jette; Auguste lui enfonce son chapeau sur la tête, d'une tape.*) Oh! satané farceur, va!

Il relève son chapeau et se met à déjeuner.

Mme CÉSAR. C'est encore un beau trait que vous avez fait là, monsieur Auguste!..

AUGUSTE. Ne parlons plus de ça.. (*A Justin, qui rentre.*) Toi, Justin, verse-moi ma tisane du matin... une demie de ce petit vin d'Epernay qui me met en verve... (*Justin entre au laboratoire, en rapporte, sur un plateau, une demi-bouteille et un verre, pose le plateau sur le guéridon qui est devant le comptoir, et retourne au billard.*) Ah! dame!... j'ai besoin de me monter la tête aujourd'hui... car je n'aurai plus à la main ma triomphante... cette fidèle qui m'a fait gagner tant de poules... Heureusement... la main y est encore...

Mme CÉSAR. Ah! si vous vouliez, monsieur Auguste... la fortune...

AUGUSTE, *gaiement.*

AIR : *Patrie, honneur.*

Ne parlez pas de la fortune, ici,
Car franchement je ne l'estime guère;
De ses hauts faits mon cœur n'est point ravi

Mme CÉSAR, *minaudant.*

Mais elle est femme et vous devez lui plaire.

AUGUSTE.

C'est une femme... aveugle!... et ses faveurs,
Presque toujours tombent sur des floueurs!

Justin rentre.

et de sa suite je n'en suis pas.

Mme CÉSAR. Ah! monsieur Auguste!.. vous êtes un ange!... et...

* Mme César, Auguste, Quinze-Sous.
** Justin, Mme César, Auguste, Quinze-Sous.
*** Mme César, Justin, Auguste, Quinze-Sous.

JUSTIN, *frappant sur le comptoir avec une pièce de cent sous.* Au comptoir, s'il vous plaît.

Mme CÉSAR. Vilain jaloux, va!...

Elle va au comptoir et rend de la monnaie à Justin, qui retourne au billard.

QUINZE SOUS, *regardant Mme César.* C'est étonnant comme madame César me rappelle une de mes victimes!

SCÈNE IV.

AUGUSTE, QUINZE SOUS, *Mme César à son comptoir.*

AUGUSTE, *debout près du guéridon de gauche.* Veux-tu partager ma tisane, vieux Quinze Sous?..

QUINZE SOUS, *déjeunant à droite.* Merci... si je sortais de mes habitudes, je serais bientôt ad patres... et je ne veux pas y aller encore... Je veux jouir longtemps de tes triomphes... Seulement, si tu le permets, je mettrai ma demi-tasse de café au lait sur ta table.

Il porte son déjeuner sur la table d'Auguste.

AUGUSTE. O Dieu de Dieu! peut-on se colorer l'intérieur avec une pareille drogue... mettre du lait dans du café... c'est un quasi-sacrilége!..

QUINZE SOUS. Il y a bientôt cinquante ans que je le commets, ce sacrilége-là!... (*Buvant avec sa cuillère.*) Et je me délecte dans mon péché!

AUGUSTE, *bourrant sa pipe.* Ah ça, vieux Quinze Sous, voilà un an... jour pour jour, que tu me promets de me raconter ton histoire... en me disant: Auguste... je ne mourrai pas sans te faire un cadeau... Je ne tiens pas à ton cadeau... tu me connais... mais je tiens à ton histoire... ancienne... ça doit être curieux.

Il s'assied. Mme César quitte son comptoir et entre au laboratoire.

QUINZE SOUS. Tel que tu me vois... j'en ai vu de toutes les couleurs...

AUGUSTE. Je m'en doute bien... c'est pour ça... que je t'écoute.

Il allume sa pipe et boit par intervalles.

QUINZE SOUS. Tel que tu me vois, je suis né dans un des plus beaux châteaux de l'ancien régime.

AUGUSTE, *ôtant sa pipe.* Ne blague pas...

QUINZE SOUS. Tu me croiras, si tu veux... Je n'ai jamais fait un mensonge de ma vie... et pourtant je suis Gascon.

AUGUSTE, *se levant.* Et moi, Normand... respectons-nous.

Il lui donne une poignée de main et se rassied.

QUINZE SOUS. On m'appelle aujourd'hui monsieur Quinze Sous... et jadis on m'appelait Serignac... Aujourd'hui je suis un pilier d'estaminet... Il y a vingt ans encore... j'étais marquis...

AUGUSTE, *fumant et sans la moindre surprise.* Ça s'est vu.

QUINZE SOUS. Comment! ça ne te surprend pas davantage?..

AUGUSTE. Ma foi, non... il faut bien commencer par être quelque chose... Et qu'est-ce que tu as fait de ton marquisat?... Tu l'auras vendu pour une tasse de café au lait, j'en suis sûr.

QUINZE SOUS, *avec importance.* N'anticipons pas sur les événements.

AUGUSTE. Ne fais pas de la trilogie... sois court... l'heure du billard va sonner... et quelle heure!... l'Angleterre à confondre, goddem!.. parle?..

QUINZE SOUS. A la révolution... je passai...

AUGUSTE. Passe à la restauration, si ça t'est égal... je connais ton premier chapitre... tu étais marquis... on a brûlé ton château, et tu as émigré... Chapitre deux... sous l'empire, tu es rentré en France, et l'on ne t'a pas fusillé.... Nous voilà au chapitre trois... Restauration..... les autres reviennent... et l'on te rend ton château, tous tes biens, tes titres...

QUINZE SOUS. On ne me rendit rien du tout.

AUGUSTE. On te donna une indemnité...

QUINZE SOUS. Non... on la donna à mes créanciers...

AUGUSTE, *froidement.* C'était juste.

QUINZE SOUS. Non... car ces créanciers étaient des voleurs.

AUGUSTE. C'est encore possible!

QUINZE SOUS. N'ayant plus rien pour vivre.... je fus trop heureux d'obtenir une pension de quinze cents livres... réduite à sept cent cinquante francs en 1830, cette année que tu aimes tant et que...

AUGUSTE. Marquis de Quinze Sous... pas de politique... tu sais que je ne l'aime pas!... Parle-moi de tes bonnes fortunes... c'est ça que j'attendais...

QUINZE SOUS, *avec complaisance.* Oh! si tu vas me parler des femmes!... si tu vas réveiller dans mon vieux cœur... les souvenirs... de mon ancienne galanterie de cour... tel que tu me vois, Auguste... j'ai dansé avec Dubarry!

AUGUSTE, *fumant.* Une fière danseuse!

QUINZE SOUS, *riant.* Oui, on lui prête assez généralement quelques échappées!... aussi je ne la mets pas au nombre de mes victimes! Ah! mon pauvre ami, en ai-je fait de ces victimes!

AUGUSTE. Vieux scélérat!

QUINZE SOUS. Mais parmi toutes... il en est une qui m'a laissé le souvenir le plus doux et le plus cruel... car je me suis conduit avec elle comme un vrai Richelieu... C'était en 1815... J'avais repris mon titre de marquis... et j'étais encore présentable de physique... Une famille riche et roturière avait jeté les yeux sur moi pour donner un titre à une jeune orpheline... Je fus admis à lui faire la cour... Elle était innocente... j'étais un ancien roué.... de Versailles...

AUGUSTE, *fumant.* Tu aurais bien mérité de l'être... autre part...

QUINZE SOUS. Presque au même moment, la famille de la jeune personne apprenait que j'avais des créanciers... et l'on me fermait... assez malhonnêtement... les portes de la maison... J'aurais dû faire connaître ma faute et demander à la réparer... je n'en eus pas le courage... j'abandonnai ma victime... mais je n'étais plus content de moi... Je renonçai à mes nobles habitudes... je fréquentai les cafés... et je pris tant de goût à la vie d'estaminet .. que depuis vingt-cinq ans .. je n'ai plus quitté celui-ci...

AUGUSTE. Et ta jeune personne que devint-elle ?

QUINZE SOUS. Trois ans après, j'appris qu'elle était mariée à un riche manufacturier de la Normandie, et je n'en voulus pas savoir davantage.

AUGUSTE, *riant.* En voilà un mari fait au même.... vieux marquis de Quinze Sous, cette histoire n'est guère honorable pour toi !

Il se lève. Mme César revient à son comptoir.

QUINZE SOUS, *se levant aussi**. Auguste!

AUGUSTE, *sérieux.* Non ! n, i, ni, c'est fini; assez causé pour l'estime...

QUINZE SOUS, *ému.* Mais si je voulais réparer mes torts envers la société...

AUGUSTE, *riant.* Oui, répare le mari, si tu peux !

QUINZE SOUS. Le pauvre cher homme ne se sera jamais douté de rien ! c'est toujours comme ça ! mais si je ne puis rien faire pour lui .. je puis faire quelque chose pour toi.

AUGUSTE. Pour moi?

QUINZE SOUS. Tu es un brave et digne jeune homme.... le sort t'a maltraité.... tu n'as pas de nom...

AUGUSTE. Eh bien !...

QUINZE SOUS. Le mien est beau.... est grand... je veux te le donner... je veux t'adopter...

Quatre Messieurs entrent et se placent aux deux tables du fond. Mme César sonne. Justin arrive, les sert et retourne au billard.

AIR : *Contentons-nous, etc.*

Plein du projet que l'amitié m'inspire,
Je veux de toi faire un marquis !

AUGUSTE.

Merci !
Je ne veux pas que l'on puisse me dire .
Saute, marquis !

QUINZE SOUS

Chasse un pareil souci !
Ouvre les yeux, et vois la foule immense
Bondir, sauter en tout sens, à tout prix ..
Plus que jamais on saute .. mais en France
Tous les sauteurs ne sont pas des marquis !

AUGUSTE. Allons, tu es fou.

QUINZE SOUS. Auguste !...

AUGUSTE. M'adopter !.... me donner son nom !... comme si celui d'Auguste que m'a donné ma pauvre mère n'était pas le plus beau pour moi !...

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Sous ce nom-là qui me connaît m'honore;
D'ailleurs pourquoi vouloir y renoncer?
Le nom d'Auguste, et brillant et sonore,
D'un autre nom peut très-bien se passer.
Ce que je dis va te paraître juste :
Quoiqu'il fut de bonne maison...
A Rome, l'empereur Auguste
Ne songeait pas à prendre un autre nom

QUINZE SOUS. En voilà une raison !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JUSTIN.

JUSTIN, *revenant du billard.* Monsieur Auguste.... ces Anglais viennent d'arriver au billard...

AUGUSTE. J'y vais.

Les quatre Messieurs payent Justin, qui porte l'argent au comptoir et retourne au billard.

QUINZE SOUS. Nous y allons ! et je plains ce malheureux mylord !

AUGUSTE, *sérieux.* Vieux Quinze Sous, respecte cet enfant d'Albion; si je n'étais pas Français, il me rendrait deux points.

QUINZE SOUS, *haussant les épaules.* Ah ! bah !

AUGUSTE. Je dois même te l'avouer, je ne suis pas sans inquiétude sur le résultat de la journée ! Ah ! Dieu ! si j'allais être vaincu !

QUINZE SOUS. Toi ! mon héros ! toi vaincu ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce que ça s'est jamais vu ?

VOIX *dans le billard.* Au billard ! Au billard !

Les quatre Messieurs se lèvent.

QUINZE SOUS, *lui présentant son verre.* Tiens ! achève-moi ça !

AUGUSTE, *boit et lui rend le verre.* Merci !

JUSTIN, *entrant.* Monsieur Auguste, on vous attend.

* Mme César, à son comptoir, Quinze Sous, Auguste

AUGUSTE. Me voilà !

ENSEMBLE.

QUINZE-SOUS, AUGUSTE, JUSTIN, LES QUATRE MESSIEURS, *au fond.*

AIR *des Puritains.*

Quand Londres $^{me}_{te}$ défie,
Soutien de la patrie,
Que ta main sacrifie
Le fils du léopard.

AUGUSTE.

Allons, plus de faiblesse !
Dominant le hasard,
Je veux rester sans cesse
Le César du billard.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Malheur à toi, vieux Léopard !
Quand Londres $^{me}_{te}$ défie,
Soutien de la patrie,
J'accepte la partie
Et je cours au billard.

Auguste et Quinze-Sous entrent au billard, les quatre Messieurs les suivent.

SCÈNE VI.

Mme CÉSAR, JUSTIN, *puis* DUPERRET.

Mme CÉSAR, *descendant de son comptoir.* Le cœur me bat comme si monsieur Auguste allait jouer ma fortune.

JUSTIN. Avec ça que vous n'avez rien.

DUPERRET, *entrant.* Garçon, un verre d'eau.

JUSTIN. Voilà ! voilà !

Il va au laboratoire.

DUPERRET, *à Mme César*.* Madame, je viens ici pour un simple renseignement.

Mme CÉSAR. Monsieur voudrait peut-être acheter l'établissement.

DUPERRET. Non, madame, j'ai moi-même un établissement que j'ai beaucoup de peine à faire marcher.

Mme CÉSAR. Monsieur tiendrait aussi un estaminet?

DUPERRET. Non, madame, rassurez-vous; j'exploite une raffinerie à Rambouillet.

JUSTIN, *apportant le verre d'eau sucrée.* Le verre d'eau demandé.

Il le pose sur le guéridon, à droite.

DUPERRET. C'est bien !.... emportez le sucre. J'en ai toujours sur moi de ma manufacture. (*Il tire du sucre de sa poche et le met dans son verre.*) Nulle part, je n'en ai trouvé... d'aussi bon que celui-ci... et on viendra me dire qu'on ne fait pas de bon sucre avec la betterave!

* Mme César, Duperret

JUSTIN, *remportant le sucre.* En voilà une pratique!

Il emporte ce qui se trouve sur les tables du fond et sur le guéridon de gauche.

Mme CÉSAR. Vous disiez, monsieur?

DUPERRET. Je disais que je viens vous parler d'une personne que vous devez connaître beaucoup, monsieur Auguste.

Mme CÉSAR, *avec feu.* Monsieur Auguste ! Ah ! monsieur, quel homme ! quelle âme ! quel cœur ! Il n'y a pas son pareil pour la probité, l'honneur, la franchise.

UNE VOIX, *en dehors.* Goddam!

Rumeur dans le billard.

DUPERRET. Qu'est-ce donc ?

Mme CÉSAR. Ce n'est rien, monsieur, c'est au billard !

QUINZE SOUS, *crevant avec sa tête le carreau de papier de la cloison vitrée.* Notre héros a fait un coup de sept!... Nous sommes quinze à dix !

Il disparaît.

Mme CÉSAR. Comme je suis contente !... ce cher monsieur Auguste!

DUPERRET. Comment ! il est déjà là !

Mme CÉSAR. Déjà? oh! c'est un jeune homme rangé! depuis le matin jusqu'au soir il ne quitte pas l'estaminet.

DUPERRET. Il n'a donc pas d'état?

Mme CÉSAR. Mais si !... il joue au billard et donne des leçons de carambolage et de bloqué à trois francs le cachet.

DUPERRET, *riant.* Et vous appelez ça un état ?

Mme CÉSAR, *avec chaleur.* Oui, monsieur; mais comme je vous ledisais, c'est la loyauté même; il aimerait mieux rendre trois points à un plus fort que lui, que de passer pour un mauvais joueur. Qu'est-ce que je puis vous apprendre sur son compte? Parlez, monsieur; je me ferai un plaisir, un devoir !... Monsieur Auguste ! monsieur Auguste ! mais je me mettrais au feu pour lui être utile, ou même agréable !

DUPERRET, *riant.* Oh ! oh ! au ton duquel vous me parlez, je vois que l'amour...

Mme CÉSAR. L'amour... l'amour ! Eh bien, vous vous trompez ! c'est de l'amitié, c'est de la justice !

AUGUSTE, *au dehors.* Malédiction !

On entend un coup frappé sur le billard et des murmures.

Mme CÉSAR, *inquiète.* Ah ! mon Dieu !

QUINZE SOUS, *par le carreau.* Le héros a fait fausse queue ; mais ce n'est rien, il y met du blanc !

Il disparaît.

DUPERRET. Il paraît que c'est une partie fort intéressante.

Mme CÉSAR, *avec importance.* Je le crois bien ! la France contre l'Angleterre.

DUPERRET, *riant.* Ah! vous m'en direz tant! Enfin, monsieur Auguste est un honnête homme, c'est tout ce que je voulais savoir. Cependant si vous pouviez me dire un mot sur sa famille?

Mme CÉSAR. Sa famille? Par exemple! je n'en sais pas plus que vous là-dessus.

DUPERRET. Vous devez savoir son nom?

Mme CÉSAR. Il s'appelle Auguste.

DUPERRET. Oui; mais moi, par exemple, je m'appelle Auguste de Duperret.

Mme CÉSAR, *riant.* Vous vous appelez Auguste? (*A part.*) Avec cette tête, c'est drôle! (*Haut.*) Monsieur Auguste s'appelle Auguste et n'a pas d'autre nom. Du reste, si vous voulez en savoir davantage, vous pouvez parler à son confident intime monsieur Quinze Sous?

DUPERRET. Quinze Sous!

Mme CÉSAR. On l'appelle ainsi à cause de la dépense journalière qu'il fait chez moi.

DUPERRET, *riant.* Et peut-être aussi ce nom désigne-t-il ce que vaut l'individu.

Mme César va regarder à la porte du billard.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le système serait fort bon
Dans ce siècle où l'on se rançonne,
Si chaque homme portait le nom
De la valeur de sa personne;
Dans bien des contestations
Se nommer finirait l'affaire,
Et le jour des élections
On ne pourrait pas se surfaire!

A madame César, qui revient à lui.

Madame, les renseignements que vous m'avez donnés me suffisent, et puisque monsieur Auguste est un homme d'honneur...

On entend applaudir très-fort.

Mme CÉSAR. Pardon, monsieur... je suis dans une anxiété... voulez-vous bien me permettre?

DUPERRET. Allez, madame, allez.

Mme César le salue et entre au billard.

SCENE VII.

DUPERRET, *seul; il prend son verre d'eau et le remue.*

Mon jeune libérateur est tel que je l'espérais... il est bien, il est honnête, il a du cœur... je tenais à tout cela pour ma conscience.. d'un autre côté, un habitué d'estaminet ne doit rien entendre aux affaires, et comme, après tout, l'offre que je viens lui faire est très-belle... cependant je tremble d'être refusé... heureusement je ne lui ai dit que la moitié de mon nom.

Nouveaux applaudissements dans le billard.

* Duperret, Mme César.

SCENE VIII.

LE MÊME, QUINZE SOUS, *puis* JUSTIN, Mme CÉSAR *et* AUGUSTE.

QUINZE SOUS, *très-ému et secouant le bras de Duperret, qui ne peut pas boire.* Victoire!... victoire pour notre ami... victoire par un second coup de sept... plus étourdissant que le premier...

DUPERRET, *riant.* Prenez donc garde, monsieur.

Il pose son verre sur le guéridon de gauche.

QUINZE SOUS. Oh! je pleure de joie.

Dans la coulisse on entend : *Bravo! bravo!* Nouveaux applaudissements. Justin et Mme César entrent.

AUGUSTE, *à la cantonade.* Merci, mes amis, merci.

Mme CÉSAR, *lui serrant la main.* Oh! monsieur Auguste, comme je suis contente!...

DUPERRET, *allant au devant de lui**. Monsieur, permettez-moi de joindre mes félicitations à celles de tout le monde... et puisque la partie est finie je réclame de vous une audience...

AUGUSTE. Tout à l'heure, monsieur; la partie n'est pas finie, j'ai ici une revanche à prendre. (*Duperret fait un signe d'assentiment et va s'asseoir au guéridon à gauche.*) Justin, approche.

JUSTIN, *s'approchant d'Auguste.* ** Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

AUGUSTE. Te souviens-tu d'un jour... non, c'était une nuit... où j'avais perdu trois cents francs contre un Allemand?... Je ne savais où les trouver et je les demandais à monsieur César... le maître du café... le vilain me les refusa... J'étais désespéré... il ne me restait qu'à me jeter du cinquième dans la rue... Tu vis mon désespoir, bon Justin... tu courus à tes épargnes... et tu me prêtas les cent écus libérateurs...

JUSTIN. Vous me les avez rendus...

AUGUSTE. C'est vrai... avec cent francs d'intérêt pour trois jours... mais ce beau trait n'en est pas moins resté là...

JUSTIN, *à part, en s'éloignant.* *** C'est ça qu'il veut me prendre ma femme.

AUGUSTE. Approchez, madame César.

Mme CÉSAR. Monsieur Auguste...

AUGUSTE. Veuve César, vous ne pouvez pas rester veuve à votre âge... sans vous apercevoir que dans un ménage le mari est un objet de première nécessité... (*Mme César baisse les yeux.*) De plus, on dit que vous avez besoin de cinq mille francs pour

* Justin, Duperret, Auguste, Mme César, Quinze Sous.
** Duperret, Justin, Auguste, Mme César, Quinze Sous.
*** Justin, Duperret, Auguste, Mme César, Quinze Sous.

relever votre établissement... eh bien, voici cette somme que votre mari vous apporte.

DUPERRET, *à part.* Son mari.... Ah! diable!...

Mme CÉSAR, *prête à lui sauter au cou.* Mon mari... vous, monsieur Auguste!

JUSTIN, *avec dépit.* J'en étais sûr!

AUGUSTE. Moi! votre mari... non madame César, je le sens... je ne serais pas l'homme qui vous convient... Si j'étais le maître de l'estaminet, voyez-vous... je régalerais tous les jours gratis les amis... les habitués... ça ne serait pas un moyen de relever la boutique... Ce qu'il vous faut, c'est un garçon rangé, actif, économe... Réapproche ici, Justin... tiens, voilà cinq mille francs que tu apportes en mariage à madame César...

JUSTIN. Moi! cinq mille francs!

DUPERRET, *à part.* Ah! il n'est pas intéressé.

JUSTIN. Qu'est-ce que vous dites?... quoi! ah! monsieur Auguste!

Il va pour lui sauter au cou.

AUGUSTE, *le retenant.* A bas les pattes, nigaud! c'est elle qu'il faut embrasser.

JUSTIN, *embrassant madame César.* Oh! madame César... ma femme!...

AUGUSTE, *les bénissant.* C'est ça, mes enfants... je vous unis et vous bénis...

Justin et Mme César remontent vers le fond.

QUINZE SOUS, *allant à Auguste**. C'est encore la clémence d'Auguste! ô mon héros!

AUGUSTE, *à Quinze Sous.* Il me reste encore cinq mille francs, sur les dix mille que je viens de conquérir sur l'avare Albion... avec ça, il y a de quoi avoir des cigares de la Havane, vieux!

Mme CÉSAR. C'est pourtant à mes prières que vous devez la victoire...

AUGUSTE. Non... la victoire, je la dois au Dieu des armées... et à cet ange protecteur...: (*Il se fouille.*) Grands Dieux! ce portrait... je l'avais encore tout à l'heure... quand on m'embrassait dans le billard.... il sera peut-être tombé...

Il va pour courir au billard.

QUINZE SOUS, *le retenant.* Oui... il sera tombé... et je devine qui l'a ramassé! c'est cet individu qu'on a surnommé le Cartouche des sucriers; mais rassure-toi, je sais où le retrouver!

Il sort par le fond.

AUGUSTE. Va, va!

JUSTIN. Et moi je vais voir dans le billard.

Il y entre avec Auguste.

Mme CÉSAR, *remontant à son comptoir.* Je m'attendais à un autre dénouement.

DUPERRET. Madame, j'ai un verre d'eau.

* Duperret, Auguste, Quinze Sous, Justin, Mme César

Mme CÉSAR. C'est huit sous.

DUPERRET. Pardon! je n'ai pas pris de sucre.

Mme CÉSAR. C'est huit sous.

DUPERRET. Oh! madame les voilà. (*A part.*) C'est égal! une autre fois je prendrai le sucre.)

Mme César entre au laboratoire.

SCÈNE IX.

DUPERRET, AUGUSTE.

AUGUSTE, *revenant du billard.* Si je perdais ce portrait, tout mon bonheur me quitterait à l'instant même.

DUPERRET. Ah! nous voilà seuls enfin.

AUGUSTE. Monsieur, je suis à vos ordres; mais me serait-il permis de vous offrir?...

DUPERRET. Rien, monsieur... absolument rien... Ah! ça! vous ne me reconnaissez donc pas?...

AUGUSTE. Pas le moins du monde... je n'ai jamais eu l'honneur...

DUPERRET. Cette nuit?... aux Champs Elysées?

AUGUSTE. Comment, monsieur, c'est vous! pardon, excuse!... mais j'ai plus regardé les battants que le battu... Et je vous ai laissé à votre porte.... Ah! c'est vous!.... et ça va mieux?...

DUPERRET. Beaucoup mieux!.... Oui, monsieur... c'est moi que vous avez sauvé d'une mort à peu près certaine... c'est moi à qui vous avez conservé une somme considérable; et je viens vous en témoigner ma reconnaissance.

AUGUSTE. Il ne fallait pas vous déranger pour ça.

DUPERRET. Si fait! si fait!... c'était mon devoir; d'autant plus que j'ai le bonheur de pouvoir, dès aujourd'hui, vous prouver que vous n'avez pas rendu service à un ingrat.

AUGUSTE. Je vous l'ai déjà dit, il ne faut pas que la reconnaissance vous gêne; j'ai été aussi charmé de sauver un brave homme, comme vous m'en avez l'air, que vous avez pu l'être de tirer votre individu des mains de ces industriels de nuit. Ainsi n'en parlons plus!

DUPERRET. Mais si je vous disais qu'en vous prouvant ma reconnaissance... je rends en même temps service à un de mes meilleurs amis... qui se trouve dans une position extrêmement délicate.

AUGUSTE. En ce cas, c'est différent.... voyons votre affaire.

DUPERRET. Je demande que vous me prêtiez toute votre attention.

AUGUSTE. Je vous la prête avec intérêt.

DUPERRET. Monsieur, je connais une jeune personne charmante...

AUGUSTE. Je vous en félicite.

DUPERRET. Attendez! cette jeune personne est aussi aimable que charmante, et aussi sage qu'aimable.

AUGUSTE. Je vous en félicite de plus en plus.

DUPERRET. Ce n'est pas tout; elle est ornée de trois cent mille francs de dot.

AUGUSTE. Cré nom! quel ornement!... on ne doit pas être embarrassé pour la marier.

DUPERRET. Non certes! cependant je viens vous offrir sa main.

AUGUSTE. Plaît-il?

DUPERRET. Voulez-vous l'épouser?

AUGUSTE. Comment, si je le veux! ah! seigneur de Dieu! où la prenez-vous? où loge-t-elle? en Chine! aux îles Marquises! n'importe où, ça m'est égal!...

AIR du *Dieu des bonnes gens*.

Parlez, parlez! indiquez-moi la route!
Je pars soudain... rien ne me retiendra!
Ce trésor-là, coûte que coûte,
Je le jure, m'appartiendra!
Quelle union! comme tout se rapporte!
Trois cent mille francs!... ô Crésus!
Avec ce que de mon côté j'apporte,
Ça fait cent mille écus!

DUPERRET. Vous acceptez donc?

AUGUSTE. Si j'accepte!... mais elle, vous croyez qu'elle voudra de moi?

DUPERRET. J'en suis sûr! son cœur est libre, vous êtes bien, et je réponds que vous plairez, surtout si vous voulez jouer la passion, car elle est un peu romanesque.

AUGUSTE. Je jouerai tout ce qu'on voudra; jeune, sage, charmante, et trois cent mille francs de dot!... mais je ne comprends pas... comment se fait-il?... elle m'a donc vu?

DUPERRET. Du tout, elle ne vous connaît pas... elle ne se doute même de rien.

AUGUSTE. Ça devient de plus en plus de l'iroquois pour moi.

DUPERRET. Soyez tranquille! on vous expliquera tout, si, comme je l'espère, vous plaisez à la jeune personne, car on tient à ne pas lui faire violence.

AUGUSTE. A la bonne heure!... ça prouve de bons parents.

DUPERRET. Ainsi, voilà qui est convenu... demain vous partirez pour Rambouillet.

AUGUSTE. Ah! c'est à Rambouillet que nous allons?

DUPERRET. Oui! c'est à Rambouillet... le tuteur... ou moi... nous serons au bureau de la diligence... pour vous recevoir.

AUGUSTE, *lui tapant sur le ventre*. J'aime mieux que ce soit vous, vieux... parce que je vous connais déjà.

DUPPERRET, *riant*. Eh bien!.... soyez tranquille.... je serai là, mon cher... mon aimable libérateur.

AIR du *Châlet*.

A demain, j'ai votre parole,
Vous n'aurez qu'à vous présenter!

AUGUSTE.

Ma parole n'est point frivole,
Et sur moi vous pouvez compter...
Mais si la belle, peu sensible,
Allait me payer d'un refus...

DUPERRET.

En vous voyant, c'est impossible!

AUGUSTE, *avec suffisance*.

Oui, je compte un peu là-dessus!

ENSEMBLE.

DUPERRET.

A demain, j'ai votre parole,
Sur vous, mon cher, je vais compter!
Et pour que de vous on raffole,
Vous n'aurez qu'à vous présenter!

AUGUSTE.

Comptez, mon vieux, sur ma parole,
J'ai vu, parfois, sans me flatter,
Que pour rendre une femme folle
Je n'avais qu'à me présenter.

SCÈNE X.

AUGUSTE, *ensuite* QUINZE SOUS.

AUGUSTE. Est-ce que je suis bien éveillé? Oui... oui... je ne l'ai pas rêvé... cré nom! mais il y a quelques mystères là-dessous. C'est égal, j'irai, je verrai!

QUINZE SOUS, *en dehors*. Auguste!

AUGUSTE. Ah! ce portrait!

QUINZE SOUS, *entrant tout joyeux*. Auguste... mon ami... je le tiens. Je l'ai retrouvé.... c'est bien Cartouche qui l'avait.... je suis arrivé au moment où il allait le changer contre trois morceaux de sucre.

AUGUSTE. L'infâme. (*Il baise le portrait.*) Un ange comme celui-là...

QUINZE SOUS. Il paraît que ce portrait t'est cher?... ce qu'il y a de drôle, c'est que cette tête de femme ressemble trait pour trait à l'une de mes nombreuses victimes.... une petite brune....

AUGUSTE, *le prenant à la gorge*. Malheureux!... oses-tu profaner par une pareille comparaison cet ange de beauté, de vertu?

QUINZE SOUS. Eh! eh! tu m'étrangles!

AUGUSTE, *le lâchant*. Va! tu es bien heureux de m'avoir retrouvé ce portrait.... sans cela...

QUINZE SOUS, *toussant et se frottant le cou*. Es-tu rageur!

AUGUSTE, *lui tendant la main*. Allons,

Quinze Sous, faisons la paix... je te pardonne...

QUINZE SOUS, *ravi*. Quelle générosité!... c'est toujours la clémence d'Auguste!...

AUGUSTE, *riant*. Voilà ce que c'est!.... maintenant va t'habiller.

QUINZE SOUS, *s'examinant*. Eh bien, est-ce que tu ne me trouves pas habillé?

AUGUSTE. Sans compliments, tu tournes au Chodruc.

QUINZE SOUS. Dam! si tu crois qu'avec vuarante et un sous par jour, on peut se qêtir comme un abonné des Italiens!...

AUGUSTE. C'est juste!... et si tu veux... je te régale d'un paletot... que dis-je? tiens, tiens, monseigneur de Quinze Sous, va te faire beau comme un soleil, si c'est possible.

Il lui donne une poignée d'or.

QUINZE SOUS. De l'or!... Auguste... tu as donc juré de m'humilier?

AUGUSTE.

AIR du *Verre*.

Prends cet or... redeviens marquis...

QUINZE SOUS.

Non! non! je suis un vieux coupable!
Mon titre, comme mes habits,
A perdu son lustre honorable!

AUGUSTE.

Pour quelques folles actions
Faut-il ainsi que tu te fâches?
Mon cher, au siècle où nous vivons,
L'or enlève toutes les taches.

Prends, te dis-je... il s'agit ici d'un service que je te demande.

QUINZE SOUS. Un service!

AUGUSTE. Je vais peut-être avoir besoin d'un témoin.... voire même d'un père.

QUINZE SOUS. Oh! Dieu! tu veux me faire mourir de joie!

AUGUSTE. C'est convenu!... nous partirons demain!... je t'emmène à Rambouillet.

QUINZE SOUS. A Rambouillet!... aux antipodes, si ça t'arrange... je te suivrai, je t'admirerai, je t'applaudirai partout.

SCENE XI.

LES MÊMES, JUSTIN, JOUEURS DE BILLARD.

JUSTIN, *entrant par le billard*. Par ici! par ici!

AUGUSTE. Qu'est-ce que c'est?

JUSTIN. Toute la galerie du billard qui vient vous féliciter et vous offrir une queue d'honneur en bois de laurier avec un cuir de Russie.

Les joueurs de billard entrent; l'un d'eux porte une queue ornée de rubans de toutes couleurs.

AUGUSTE. En voilà un de procédé!

JUSTIN ET LES JOUEURS.

CHŒUR.

AIR *des Burgraves*.

Chantons, que notre joie éclate!
Enfoncer l'Anglais, même au jeu!
Corbleu! ça flatte!
Ça flatte, corbleu!

QUINZE SOUS, *prenant la queue*. La queue de l'admiration! c'est moi qui la lui présenterai, comme son plus vieil ami!... Attention!

AIR: *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

D'une victoire et si noble et si belle,
O mon héros! reçois le prix,
Et que toujours il te rappelle
Que tu vainquis nos ennemis.

AUGUSTE.

Le cœur ému, j'accepte, mes amis!
Oui, soyez sûrs de ma reconnaissance;
Mais pour mieux fêter mon succès,
Je vous régale, et sans me mettre en frais,
Car nous allons ici boire à la France
Avec du punch payé par les Anglais.

TOUS.

Oui, nous allons ici boire à la France
Avec du punch payé par les Anglais.

TOUS. Vive le vainqueur de l'Angleterre!

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Un joli salon. Porte au fond, deux portes latérales; celle à gauche du spectateur conduit chez Amélie. Deux tables de jeu au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ERNESTINE.

Au lever du rideau, elles sont assises à gauche, occupées à de la tapisserie.

ERNESTINE, *se levant, ainsi qu'Amélie*. Comment! tu veux refuser ce jeune homme que mon père te propose! un Parisien! mais ce n'est pas ton dernier mot?

AMÉLIE. Je t'assure que si! Je ne donnerai pas ainsi ma main sans mon cœur... Je sais trop ce que ma mère eut à souffrir pour s'être soumise aux volontés... à l'ambition de sa famille!...

Air du *Piége*.

Ma mère, j'ai vu ton malheur !
Pour moi ton sort n'est plus à craindre;
Et c'est en vain que mon tuteur
A cet hymen veut me contraindre;
Ses projets seront combattus
Par cet exemple de ma mère;
Je n'ai pas toutes ses vertus,
Mais j'aurai plus de caractère.

ERNESTINE. Alors, tu en aimes un autre... Tiens, je connais ça, moi qui lis des feuilletons... Si l'on voulait me faire épouser un autre que monsieur Alfred...

AMÉLIE. Alfred... mon cousin !

ERNESTINE. Juste ! ton cousin !

AMÉLIE. Tu l'aimes ?

ERNESTINE. Je crois que oui !...

AMÉLIE. Mais tu m'as dit que tu ne voulais qu'un Parisien, et il n'est pas de Paris.

ERNESTINE. Non; mais il y a fait son droit, et l'on dit que les étudiants sont naturalisés Parisiens de droit.

AMÉLIE. Eh bien, il faut que je te l'avoue : si je refuse celui que ton père veut me faire épouser, c'est que mon cousin Alfred...

ERNESTINE, *vivement.* Est ton amoureux ?... Là ! j'étais bien tombée pour la première fois !... Si je l'avais aimé tout à fait pourtant ?

AMÉLIE. Tu vas m'en vouloir ?

ERNESTINE. Moi ?... j'ai le temps de me rattrapper !... Ah ! monsieur Alfred t'aime !... C'est donc cela qu'il est déjà venu ici ce matin !...

AMÉLIE, *avec joie.* Il est de retour de Paris ?

ERNESTINE. Quand il a su que mon père était arrivé d'hier soir, il n'a pas voulu entrer.... pour ne pas le déranger.... mais il a dit qu'il reviendrait... et comme papa vient de sortir...

SCÈNE II.

AMÉLIE, ALFRED, ERNESTINE.

ALFRED, *paraissant à la porte du fond.* Amélie !

ERNESTINE. Tiens !

AMÉLIE. C'est vous, Alfred ?

ALFRED. Je profite d'un moment où je puis vous parler.

ERNESTINE. C'est ça ! profitez ! profitez ! et moi, je vais me mettre en sentinelle sur la terrasse, et sitôt que j'apercevrai mon père, je viendrai vous avertir.

AMÉLIE. Ernestine... reste !

ERNESTINE. Monsieur Alfred, je ne vous en veux pas.

Elle sort par la droite.

SCENE III.

AMÉLIE, ALFRED.

ALFRED. Amélie, enfin je vous revois !

AMÉLIE. Comme vous êtes resté longtemps à Paris !

ALFRED. Un avocat n'est pas toujours maître de ses volontés... mais, en arrivant, j'ai appris le malheur que je redoutais le plus... Ma mère a demandé pour moi votre main à votre tuteur, et il la lui a refusée avec une dureté... je dirai presque avec une insolence...

AMÉLIE. Ah ! mon Dieu ! madame votre mère, si bonne, si respectable.

ALFRED. Et qui vous aime comme sa fille, Amélie !

AMÉLIE. N'ai-je pas pour elle la tendresse que j'avais pour ma mère, dont elle fut la meilleure amie ?... Mais vous ne connaissez pas tout mon malheur... Mon tuteur vient de m'apprendre qu'il attendait de Paris un jeune homme destiné à être mon mari.

ALFRED. Votre mari !

AMÉLIE. Oh ! je résisterai, je vous en fais le serment... car, je l'ai dit à votre mère, je ne veux pas d'autre mari que son Alfred...

ALFRED. Amélie !... Mais je ne puis me fier à votre courage ; vous qui tremblez devant votre tuteur ; comment espérer... Ah ! je vous perds si vous repoussez le seul parti qui puisse nous sauver.

AMÉLIE. Lequel ?

ALFRED, *avec beaucoup de réserve.* La maison de campagne de ma mère n'est qu'à deux lieues de la ville... laissez-moi vous y conduire...

AMÉLIE, *fâchée.* Alfred !

ALFRED.

Air : *De votre bonté généreuse.*

Confiez-vous à l'amitié sincère !
Ah ! quel danger pourra vous menacer
Près de celle que votre mère
Choisirait pour la remplacer ?

AMÉLIE.

Fuir mon tuteur !... quels projets sont les vôtres ?...
Dans le devoir je veux toujours marcher...
Pour avoir droit de condamner les autres,
Il faut n'avoir rien à se reprocher !...

SCÈNE IV.

AMÉLIE, ALFRED, ERNESTINE.

ERNESTINE, *accourant.* Amélie ! Amélie ! du haut de la terrasse je viens de voir mon père qui revient de la diligence avec deux étrangers... c'est tout au plus si monsieur

Alfred aura le temps de sortir par le jardin... Venez, monsieur Alfred, venez.

ALFRED. Ma cousine... vous me promettez de résister...

AMÉLIE. Je vous le promets, Alfred.

ERNESTINE, *voulant entraîner Alfred.*

AIR : *Walse de Robin des bois.*

Mais venez donc, plus de phrases chagrines !
Il n'est pas temps encor de soupirer !
Quand les cousins sont avec les cousines,
On ne sait plus comment les séparer !

ALFRED.

Je crains, j'espère...

ERNESTINE.

A l'instant même
Éloignez-vous !

ALFRED.

Quel sort affreux !

AMÉLIE *et* ALFRED.

Qu'on a de peine quand on aime !

ERNESTINE, *à part.*

Qu'on est heureux d'être amoureux !

ENSEMBLE.

ERNESTINE.

Il faut partir, etc., etc.

ALFRED *et* AMÉLIE.

Il faut partir ; mais mon âme chagrine
En vain ici cherche à se rassurer.
Ah ! pour toujours d'une aimable / d'une tendre cousine,
Faudra-t-il donc, hélas ! me / vous séparer.

A la fin de cet ensemble, Ernestine entraîne Alfred par la porte de droite.

AMÉLIE, *seule.* Mon pauvre cousin !... mais je montrerai du caractère. Ah ! mon Dieu !... les voici déjà... Je me sauve !

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V.

QUINZE SOUS, DUPERRET, AUGUSTE.

Quinze Sous est tout habillé de neuf ; perruque bichonnée, habit bleu à boutons de métal, culotte de soie noire, bas blancs, souliers à boucles, jabot, manchettes et binocle.

DUPERRET. Entrez, entrez, messieurs...

AUGUSTE, *entrant en riant bruyamment.* Ha ! ha ! ha ! comment... vieux... c'est vous-même qui êtes ce satané tuteur ? Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais je m'en doutais... et j'aime mieux ça, mille queues à procédé !... me voilà plus à mon aise...

DUPERRET. Regardez cette maison comme la vôtre... Monsieur est un de vos parents ?

QUINZE SOUS. Je suis Mentor accompagnant Télémaque... et il ne tiendrait qu'à monsieur Auguste que je fusse quelque chose de plus tendre pour lui.

AUGUSTE. Oui... ce satané farceur s'est mis dans la tête de m'adopter... parce qu'il est marquis.

DUPERRET. Marquis... vous, monsieur ?

QUINZE SOUS. Le marquis de Sérignac... rien que ça.

DUPERRET. Le marquis de Sérignac... (*A part.*) Quelle singulière rencontre !

AUGUSTE. Mais je ne tiens pas à un titre, moi !... Pourtant... s'il me fallait un père... je suis prêt à faire à la belle Amélie tous les sacrifices possibles...

QUINZE SOUS, *à Duperret.* Quel aimable garçon !

AUGUSTE. Oui, car je ne vous dissimule pas que je n'ai fait qu'entrevoir ma prétendue, et que déjà... je l'aime comme un fou... Cré nom ! qu'elle est jolie !

DUPERRET. Comment ! vous l'avez vue ?

AUGUSTE. N'est-ce pas elle qui était sur la terrasse... quand nous avons tourné le coin de la place... et qui a disparu tout à coup comme une bille qui se perd au grand coin ?

DUPERRET. Mais non, mon cher... la jeune personne que vous avez vue est ma propre fille... Ernestine... une enfant... un ange !...

AUGUSTE. Comment !... ce n'est pas celle-là que je viens épouser ?

DUPERRET, *vivement.* Mais non... certainement.

QUINZE SOUS. Comment ! ce n'est pas celle-là que nous venons épouser ?

DUPERRET. Non, monsieur.

AUGUSTE. Ah ! j'en suis fâché... car ce petit minois chiffonné m'avait chatouillé le cœur... et je me disais : Ça me va !...

DUPERRET, *à part.* C'est que ça ne m'irait pas à moi... (*Haut.*) Oh ! celle que je vous donne est plus belle qu'Ernestine... Vous verrez... vous verrez mon Amélie... Je vais vous la présenter.

AUGUSTE. N'oubliez pas aussi que vous avez promis de me dire pourquoi vous m'avez choisi de préférence à tout le monde pour me faire faire un si beau mariage.

DUPERRET. Pourquoi ?

AIR *de la Sentinelle.*

L'hymen que je viens vous offrir
Ne peut vous effrayer, je pense ;
J'ai le droit de vous enrichir...
Ne vous dois-je pas l'existence ?

AUGUSTE.

Dans un guet-apens, Dieu merci !
Grâce à ma vigueur parisienne,
J'ai sauvé votre tête... oui...
Mais si je me marie ici,
Je veux aussi sauver la mienne !
Sauvons la mienne !

DUPERRET, *riant.* Votre tête ne court aucun danger... et c'est la reconnaissance...

AUGUSTE. La reconnaissance devrait vous

engager à me donner votre fille... et non pas votre pupille...! pas vrai, marquis?

QUINZE SOUS. C'est juste...

DUPERRET. D'accord... mais ma fille n'est pas aussi riche que ma pupille.

QUINZE SOUS. C'est encore plus juste.

AUGUSTE. Je ne trouve pas... Ce n'est pas pour quelques mille francs de plus ou de moins.

DUPERRET. Oui, brave jeune homme, je connais votre désintéressement; j'en ai eu la preuve hier. Il s'agirait même d'une somme beaucoup plus importante... (*Avec embarras.*) Ainsi un honnête homme, compromis par la betterave et privé de l'indemnité, aurait à vous rendre compte d'une somme de cinq cent mille francs, je suppose (*il offre du tabac à Quinze Sous et à Auguste, et prise en même temps*), vous vous contenteriez bien de trois cent mille francs pour le moment... et pour ne pas le ruiner, lui et sa malheureuse fille.

AUGUSTE. Oui, certes, et sans hésiter!

DUPERRET. Noble jeune homme! voilà une facilité qu'on chercherait en vain dans un homme du monde. Eh bien, je vous dirai tout . mais quand vous aurez vu la charmante Amélie...

Il s'apprête à sortir.

AUGUSTE. Soit, tuteur... eh bien, ne me faite pas attendre...

QUINZE SOUS. Oui, ne nous faites pas attendre.

DUPERRET. Je vais vous l'amener... (*Revenant presser la main d'Auguste.*) Excellent jeune homme, vous avez mon estime! (*Il entre à gauche, en répétant :*) Excellent jeune homme!

SCÈNE VI.

QUINZE SOUS, AUGUSTE.

AUGUSTE. Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa somme importante, ses betteraves?...

QUINZE SOUS, *prenant une prise.* Je m'en doute bien à peu près... mais il ne s'agit pas de ça pour le quart d'heure; il faut te préparer à recevoir ta prétendue.

AUGUSTE. Ah! cré nom!... Quinze Sols... je suis fâché que ce ne soit pas la petite que j'ai vue.

QUINZE SOUS. Puisque ce ne peut pas être elle... Il faut en prendre son parti.

AUGUSTE. Je sais bien... d'ailleurs les trois cent mille francs sont de l'autre côté... et ça ne se trouve pas tous les jours dans une blouse de billard.

QUINZE SOUS. Auguste, nous étions convenus que tu changerais de style.

AUGUSTE. C'est vrai; que veux-tu, vieux? l'habitude... Cependant je sens qu'il me faut prendre le ton de la haute compagnie... et... (*reprenant son ton naturel*) si nous fumions un cigare en attendant...

QUINZE SOUS. Fumer ici, tu n'y songes pas... ne vois-tu pas que c'est un salon de demoiselles?...

AUGUSTE. Le cigarre n'a jamais empêché le sentiment.

QUINZE SOUS. Auprès de certaines femmes de Paris, c'est possible; mais nous sommes en province, et chez une demoiselle bien née.

AUGUSTE. Ah ça... est-ce que tu vas m'ennuyer longtemps avec tes leçons?

QUINZE SOLS. Je t'ai accompagné pour qu'un si beau mariage ne manquât pas... et mon amitié sera impitoyable là-dessus... Voyons, Auguste, regarde-moi, et tâche de prendre ma tenue... Tiens, vois comme je marche... (*il traverse le théâtre en marchant sur la pointe du pied* *) comme je salue... (*il salue comme au menuet*) comme je tiens mon chapeau... (*il met son chapeau sous son bras, la coiffe appuyée contre lui*) c'est là surtout le plus difficile... le chapeau rond... vois-tu, c'est la chose la plus embarrassante de la toilette d'un homme comme il faut... Autrefois... quand j'étais à la cour... ça ne gênait en rien... le chapeau à plumes se plaçait sous le bras (*il jette son chapeau sous son bras, la coiffe tournée vers le public*), ça donnait de la grâce... C'est moi, dans le temps, qui avais donné des leçons au fameux Fleury, pour jouer Moncade, Moncade de *l'Homme à bonnes fortunes;* c'était moi au naturel.

AUGUSTE, *lui tirant une botte.* Vieux Lovelace, va!...

QUINZE SOUS, *parant.* Voyons, voyons, il n'est pas question de plaisante... fais-moi voir comment tu vas te présenter à cette jeune personne.

AUGUSTE. Sois tranquille... je me présenterai... agréablement... et l'on a assez de physique pour être accueilli de même.

Il se pose.

QUINZE SOUS. Je partage entièrement ton opinion sur ton mérite personnel... mais encore...

AUGUSTE. Tais-toi, vieux!... voici la société...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMÉLIE, *amenée par* DUPERRET **.

DUPERRET. Ma chère Amélie... je te pré-

* Auguste, Quinze-Sous.

** Duperret, Amélie, Auguste, Quinze Sous.

ente monsieur Auguste, mon libérateur...

AMÉLIE, *à part.* Quel supplice!... (*Haut.*) Monsieur...

Elle salue Auguste.

AUGUSTE, *saluant en imitant Quinze Sous.* Mademoiselle... (*A Quinze Sous.*) Le tuteur a raison, elle est encore plus jolie que l'autre...

QUINZE SOUS, *à part.* Dieu! comme elle ressemble à l'une de mes victimes!

AUGUSTE, *saluant de nouveau Amélie.* Mademoiselle...

QUINZE SOUS, *bas, à Auguste.* Observe-toi ien...

AUGUSTE. Laisse-moi faire... Mademoiselle...

AMÉLIE, *faisant une nouvelle révérence.* Monsieur...

QUIZE SOUS, *à part.* Ils n'en sortiront pas.

AUGUSTE, *avec prétention.* Mademoiselle.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je dois ici vous le dire,
Et vous l'avez remarqué;
Votre gracieux sourire
Vient de me faire au bloqué,
Vous ne m'avez pas manqué.
Et pour achever l'ouvrage...
Pour redoubler mon ardeur...
Votre regard enchanteur,
Par un doux carambolage,
Est venu... toucher mon cœur. (*Bis.*)

AMÉLIE, *à part.* Quel ton!... quelles manières!...

AUGUSTE, *bas, à Quinze Sols.* Ça paraît la flatter.

QUINZE SOUS. Ooi, joliment.

AMÉLIE. Mon cher tuteur, je vous l'ai dit, je veux avoir avec monsieur un entretien particulier.

AUGUSTE, *à Quinze Sous.* Hein, comme ça commence!

DUPERRET. Nous allons vous laisser ensemble. (*Bas, à Amélie.*) Mais vous savez ce que vous m'avez promis... (*Haut.*) Venez-vous, monsieur le marquis?...

QUINZE SOUS. Est-ce que je ne peux pas rester avec mon élève?...

AUGUSTE, *bas.* Veux-tu bien t'en aller!...

QUINZE SOUS, *bas.* C'est que tu vas faire quelque estaminerie!

AUGUSTE, *bas.* File plus vite que ça... tu vois bien que je la tiens!...

QUINZE SOUS, *à part.* Il est capable de tout gâter.

DUPERRET. Venez, monsieur le marquis, venez; je vais vous montrer ma manufacture, mes betteraves.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, AUGUSTE.

AMÉLIE, *à part.* Du courage.

AUGUSTE, *à part.* Je me sens tout chose à présent... Allons... ferme... il s'agit ici de ne pas se perdre.

AMÉLIE. Monsieur, mon tuteur m'a dit...

AUGUSTE. Mademoiselle, je ne sais pas ce que votre tuteur vous a dit... mais je sais bien ce que je voudrais vous dire... (*A part.*) C'est joli!

AMÉLIE. Pardon, monsieur, je ne suis pas accoutumée à ce langage.

AUGUSTE. C'est juste!... c'est moi qui ai tort... depuis que vous êtes là... par mon langage et mes discours... j'ai pu vous faire croire que j'étais un bambocheur... Vous vous êtes dit peut-être, en me voyant: Voilà uo farceur qui doit avoir plus de goût pour le punch au rhum que pour une bavaroise, et qui figurerait plus volontiers au billard qu'à une queue du chat... Avouez que vous vous êtes dit cela?

AMÉLIE, *souriant.* Mais...

AUGUSTE. Vous riez, voyez-vous, j'en étais sûr. (*Reprenant un ton mélancolique.*) Eh bien, pas du tout; je suis pour la bavaroise; j'ai le cœur romanesque et mélancolique... et si en vous voyant j'ai pris des manières un peu chocnosophes, c'est un mot qui se dit à présent... ç'a été tout bêtement pour voiler ma timidé naturelle, et ne pas vous paraître trop jobard.

AMÉLIE. Il est vrai que je ne vous aurais pas cru timide.

AUGUSTE. Et je le suis pourtant timide, comme une demoiselle... J'ai même connu des demoiselles qui l'étaient bien moins que moi; et c'est si vrai... (*A part.*) En avant une digression amoureuse et fabuleuse!... (*Haut.*) C'est si vrai, que depuis un mois, par exemple, j'étais à tout moment près de vous, sans oser vous adresser un simple petit mot.

AMÉLIE, *étonnée.* Près de moi... mais où donc?

AUGUSTE, *d'un ton mélancolique.* Partout... dans vos promenades... j'étais toujours sur vos pas...

AMÉLIE. Mais je ne suis pas sortie depuis plus d'un mois.

AUGUSTE. Ah! c'est juste... aussi me contentais-je de vous admirer des heures entières à votre fenêtre.

AMÉLIE, *souriant.* A quelle fenêtre?

AUGUSTE. A celle qui donne sur la rue.

AMÉLIE. Mais ma fenêtre donne sur le jardin.

AUGUSTE. C'est ça, c'était à celle du jardin; je restais là quelquefois tout le jour en sentinelle.

AMÉLIE. Mais le jardin est fermé.

AUGUSTE. Je montais sur le mur, et de là...

AMÉLIE. Mais ce sont des haies...

AUGUSTE, *riant*. Des haies... ah! c'est piquant! Voyez-vous j'ai pris ça pour des murs... tant l'amour embellit tout.

AMÉLIE, *riant*. Ha! ha! voilà une raison.

AUGUSTE *riant aux éclats*. Ha! ha! ha! au fait, ça ne me va pas... je patauge, je m'emberlificote, prodigieusement...

AIR : *Ces postillons, etc.*

Tenez, je vois quelle était ma sottise
De débiter tant de contes en l'air;
J'aime bien mieux parler avec franchise,
Ça coûte moins et ça sera plus clair. (*Bis.*)
A vous tromper encor, loin que je songe,
Je vous l'avoue avec sincérité :
Tout ce qu'ici j'ai dit est un mensonge,
Voilà la vérité. (*Bis.*)

AMÉLIE. Quoi! monsieur!

AUGUSTE. Oui, mademoiselle... la vérité est que j'ai menti comme une note diplomatique... c'est votre vieux renard de tuteur qui me l'avait conseillé pour me rendre intéressant... Mais, au risque de perdre quelque chose à vos yeux, je vous en fais l'aveu. Je ne vous connais que depuis quelques instants... si je suis venu ici, c'est qu'on m'a proposé votre main... et tout à l'heure encore je ne savais pas si je l'accepterais ou non. Mais ce que je dois vous dire aussi, c'est qu'aussitôt que je vous ai vue, j'ai senti que je vous aimerais toute ma vie; j'ai juré que si vous étiez assez généreuse pour ne pas dédaigner un pauvre diable comme moi, chaque instant de ma vie serait destiné à reconnaître et à mériter une si grande bonté. Plus de café, plus de billard!... ma seule occupation, mon seul plaisir, sera d'aller au-devant de vos vœux, de vos désirs, et de faire tous mes efforts pour qu'on ne trouve pas le ramier trop au-dessous de la colombe.

AMÉLIE. Monsieur!

AUGUSTE.

AIR : *Oui, pour rester sage.* (Mari de la Dame de chœurs.)

Ah! d'aucune crainte
Ne soyez atteinte;
J'abjure la feinte,
Dussé-je en souffrir!
Mon âme sincère,
A votre colère
Se livre, et j'espère
Ainsi vous fléchir!
D'une indigne fable
Si je fus coupable,
Je suis incapable
De jamais trahir!
Qu'un mot me confie
Le sort d'Amélie,
Ma plus chère envie
Est de l'embellir!
Allons, point de rigueur,
Et que ma douce ardeur,
Du plus doux bonheur
Soit l'avant-coureur!
Avec moi douce ardeur,
Doux parler, douce humeur,
Tout promet doux bonheur.
A part.
Je la fais en douceur.

AMÉLIE. Tout cela, monsieur, me prouve que vous êtes un honnête homme, et me déciderait, sans doute, à obéir à mon tuteur... si j'étais encore libre.

AUGUSTE. Que dites-vous?

AMÉLIE. Votre franchise provoque la mienne; ce que je vais vous confier, je n'ai pas encore osé le dire même à mon tuteur.

AUGUSTE. Eh bien, mademoiselle?...

AMÉLIE. Je suis aimée du fils de l'ancienne amie de ma mère, j'ai promis d'être à lui ou de n'être jamais à personne. Vous le voyez, monsieur, vous pouvez me causer ou m'épargner bien des chagrins; mais si je vous ai bien compris, vous ferez cesser tout prétexte à la plus odieuse persécution en vous éloignant aujourd'hui même. Vous m'avez entendue... j'espère tout de votre délicatesse; vous avez dès cet instant des droits à mon estime. Adieu, monsieur... adieu pour toujours.

Elle salue Auguste et rentre chez elle.

AUGUSTE, *atterré*. Collé sous bande!

SCÈNE IX.

AUGUSTE, QUINZE SOUS.

QUINZE SOUS, *entrant par le fond*. Eh bien! comment cela s'est-il passé? Je vois à ton air que le héros est triomphant!

AUGUSTE. Vieillard stupide!

Il se promène avec agitation.

QUINZE SOUS, *le suivant*. Auguste!... cette expression peut passer dans une tragédie, parce qu'en poésie le beau c'est le laid... mais ici.

AUGUSTE. Il faut partir.

QUINZE SOUS. Partir!...

AUGUSTE. On ne veut pas de moi.

QUINZE SOUS. Tu auras fait quelque bêtise.

AUGUSTE, *agité*. Oui... oui, tu as raison, j'ai fait une bêtise... celle de venir, sur la foi d'un inconnu, pour épouser une demoiselle, qui naturellement devait ne pas vouloir de moi... mais elle a bien fait de compter sur ma délicatesse!... ce n'est pas moi qui cau-

serai son malheur... pauvre fille! avec quelle franchise elle m'a parlé!... comme son caractère m'a paru noble et grand!... Oui, je crois, Dieu me pardonne, qu'à présent je vais en devenir réellement amoureux.

QUINZE SOUS. Ah ça, Auguste, veux-tu m'expliquer...

SCÈNE X.

QUINZE SOUS, AUGUSTE, ERNESTINE.

ERNESTINE, *entrant vivement, puis s'arrêtant tout à coup.* Pardon, monsieur!... je vous croyais avec mon père, et je venais vous témoigner toute ma reconnaissance... (*A part.*) Il est très-bien.

AUGUSTE. Mademoiselle, il n'y a pas de quoi!... (*A part.*) C'est ma sylphide de la terrasse!

ERNESTINE. Ah! c'est une belle action que vous avez faite là, monsieur! et dont tout le monde ici voudrait vous récompenser.

AUGUSTE, *avec intention.* Excepté pourtant mademoiselle Amélie?

QUINZE SOUS. Qui le refuse!... lui! mon héros! mon demi-dieu!

AUGUSTE. Pour le quart d'heure, ton demi-dieu est enfoncé, vieux! on lui préfère un simple mortel.

ERNESTINE. Monsieur Alfred!... Amélie vous a dit?... que voulez-vous? il ne faut pas lui en vouloir; monsieur Alfred est son seul parent, son cousin; ils s'aiment depuis l'enfance.

AUGUSTE. Oui, mademoiselle... c'est moi qui ai eu tort de venir, et je vois maintenant que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre le chemin de Paris.

ERNESTINE, *vivement.* Quoi, monsieur! déjà?

Elle s'arrête, interdite.

AUGUSTE, *à Quinze Sous.* Déjà!

QUINZE SOUS. Déjà!

AUGUSTE, *à Ernestine.* Il le faut bien pour que monsieur Alfred n'ait pas de rival.

ERNESTINE. Permettez-moi au moins de prévenir mon père, afin qu'il puisse vous faire ses adieux.

AUGUSTE. Certainement, mademoiselle; voulez-vous bien permettre?...

Il lui offre la main et la conduit jusqu'à la porte, à droite; puis il reste là et la regarde aller.

QUINZE SOUS, *à part.* Cette petite ressemble étonnamment à une de mes victimes!

AUGUSTE Sais-tu, vieux Quinze Sous, qu'elle n'est pas mal non plus?

QUINZE SOUS, *avec fatuité.* Pardieu oui! et elle a l'air fâché de nous voir partir.

SCENE XI.

QUINZE SOUS, ALFRED, AUGUSTE.

ALFRED, *entrant vivement par le fond et saluant légèrement Auguste.* C'est sans doute à monsieur Auguste que j'ai l'honneur de parler?

AUGUSTE. Si vous voulez bien le permettre, monsieur.

ALFRED. C'est vous, monsieur, qui êtes venu dans cette ville pour épouser la nièce de monsieur Duperret?

AUGUSTE, *ironiquement.* Oui, je suis venu pour ça.

QUINZE SOUS. Monsieur est peut-être le notaire qui vient pour faire le contrat?

AUGUSTE, *à part.* Il arrive bien!

ALFRED, *à Quinze Sous.* Non, monsieur! je viens, (*se retournant vers Auguste, et avec force*) je viens vous défendre d'aspirer à la main de mademoiselle Amélie.

AUGUSTE. Me le défendre! par exemple!

QUINZE SOUS. Monsieur serait son frère?

ALFRED. Non, monsieur... mais je l'aime, et pour l'obtenir... il faudra commencer par me tuer.

AUGUSTE. Un duel!

QUINZE SOUS, *ironiquement.* Eh bien! monsieur, nous commencerons par là.

AUGUSTE. Ça me va! (*A Alfred.*) Votre heure?

ALFRED. Demain matin... Vos armes?

QUINZE SOUS. L'épée.

AUGUSTE. Le lieu?

ALFRED. Derrière le jardin.

AUGUSTE. J'y serai.

QUINZE SOUS. Nous y serons!

ALFRED, AUGUSTE et QUINZE SOUS.

ENSEMBLE.

AIR : *Ce drôle m'offense.* (De Mérovée.)

Oui, nous ferons, je pense,
Demain, sur le terrain,
Plus ample connaissance
Les armes à la main!
A demain! à demain!

Alfred sort par le fond, Duperret et Ernestine sont entrés un instant avant par la droite.

SCENE XII.

QUINZE SOUS, AUGUSTE, DUPERRET, ERNESTINE.

ERNESTINE. Ah! mon Dieu!

DUPERRET, *à sa fille.* Laisse-nous!

ERNESTINE. Mais papa!...

DUPERRET, *avec impatience.* Laisse-nous!

ERNESTINE. Je sors... je sors.

Elle sort.

AUGUSTE, *redescendant.* Ah! vous voilà, vous! tant mieux!

DUPERRET. Qu'est-ce donc, messieurs? voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer?...

AUGUSTE. Oh! oui, je m'expliquerai, vieux Burgrave! vieux baron de Vornispire!

DUPERRET. Monsieur, je pourrais m'offenser...

AUGUSTE. Vous venez m'entortiller avec vos histoires de trois cent mille francs, de jolie fille... est-ce que je sais?... J'ai la bêtise de donner là dedans; j'arrive le cœur joyeux, la tête pleine de projets fantastiques, et qu'est-ce que je trouve?... un homme qu'il faut que je tue pour une femme qui ne veut pas de moi.

DUPERRET. Ah! mon Dieu, je comprends.

QUINZE SOUS. Il comprend! c'est heureux!

DUPERRET. Monsieur Alfred vous a provoqué.

AUGUSTE. Au moment où j'allais lui laisser le champ libre.

QUINZE SOUS. Où nous nous retirions bourgeoisement.

AUGUSTE. Me menacer! me défendre d'épouser, à moi!

QUINZE SOUS. A nous!

DUPERRET. C'est d'une insolence!

AUGUSTE. J'en suis bien fâché pour la petite; mais si elle ne veut pas d'autre mari que ce petit monsieur, elle court grand risque de coiffer sainte Catherine.

DUPERRET. Sans doute! c'est vous qui devez l'épouser.

AUGUSTE. Puisqu'elle ne veut pas de moi.

QUINZE SOUS*. Il faut la forcer à en vouloir.

AUGUSTE. Comment?

DUPERRET. Par quel moyen?

QUINZE SOUS. Et par là samblen... par une de ces petites perfidies qui nous étaient si familières à nous autres roués de cour... par un de ces tours ravissants que Fronsac, Lauzun, Lansac ou moi mettions en œuvre pour épouser des héritières...

AUGUSTE, *ironiquement*. En as-tu épousé beaucoup par ce moyen?

QUINZE SOUS. Non... je suis garçon! mais le mariage de Lansac offre un exemple à suivre... écoute.

AUGUSTE. Va te promener avec tes exemples!

QUINZE SOUS. Écoute toujours.

DUPERRET. Sans doute; cela n'engage à rien. Voyons, voyons ce qu'a fait Lansac!

QUINZE SOUS, *d'un ton léger*. Ce Lansac était un de mes amis intimes, un marquis comme moi... il avait peut-être quelques quartiers de moins, mais cela ne fait rien à la chose... il était amoureux d'une riche héritière, la nièce de mylord... le nom m'échappe... qui était venu avec elle à Paris pour acheter une parure de noces chez le bijoutier de la reine; car remarquez bien ceci... la jeune miss allait se marier avec le consentement de toute sa famille. Ce roué de Lansac fit une cour assidue à la jeune Anglaise, qui paraissait l'écouter avec quelque plaisir; mais il savait qu'elle était promise; que faire?... Voici, messieurs, ce qu'il fit : il s'entendit avec les amis du mylord, il gagna les domestiques, et à minuit sonnant il s'introduisit dans la chambre de miss Héléna, qui reposait déjà; Lansac ôta sa cravate, son chapeau, son épée; puis, comme par maladresse, il renversa un meuble sur le parquet.

DUPERRET, *avec satisfaction*. Je comprends; le meuble en tombant fit un bruit épouvantable.

AUGUSTE, *indigné*. Toute la société de mylord accourut au bruit.

DUPERRET. L'on surprit le marquis dans la chambre de la demoiselle.

AUGUSTE. Et la demoiselle s'estima trop heureuse d'épouser... son prétendu séducteur!

QUINZE SOUS. Il n'y a rien de plus simple.

DUPERRET. Mais sans doute.

AUGUSTE, *avec force*. Et le prétendu ne coupa pas les oreilles à ce scélérat de marquis?

QUINZE SOUS, *gaiement*. Il accourut en toute hâte par le paquebot; il provoqua Lansac... mais le marquis était après moi et Saint-Georges la meilleure lame de la cour, et l'Anglais s'en retourna à Londres avec sa courte honte et un bon coup d'épée.

AUGUSTE, *avec force*. Je suis pour le coup d'épée... c'est le seul moyen qui convienne à un honnête homme, et j'en userai!

Bruit dans la coulisse.

DUPERRET. Silence!... voici mes amis, qui viennent tous les soirs faire leur partie chez moi.

Deux domestiques entrent l'un par la droite, l'autre par la gauche, et placent une table de jeu de chaque côté du théâtre.

QUINZE SOUS, *à part*. C'est justement la société pour surprendre le séducteur.

DUPERRET. Vous allez voir ce que j'ose appeler la fleur de Rambouillet.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ERNESTINE, VOISINS ET VOISINES.

Les amis et voisins entrent; ce sont des caricatures de petite ville.

CHŒUR.

AIR : *Dans le salon il faut nous rendre.*

Nous venons tous, selon l'usage,
Passer la soirée avec vous,

* Auguste, Quinze Sous, Duperret.

Et parler de ce mariage
Qui va faire bien des jaloux.

(*On se salue, on se place.*)

DUPERRET, *à son valet*. Apportez des rafraîchissements. (*A sa fille.*) Ernestine, est-ce qu'Amélie ne va pas descendre?

ERNESTINE. Non, mon papa; elle est souffrante... elle s'est couchée!

PREMIER INVITÉ, *assis à la table de droite*. Comment! votre intéressante pupille est indisposée? (*Se retournant, à une joueuse.*) A combien la fiche?

UNE DAME. Cinq pour un son... c'est l'usage.

AUGUSTE, *à part*. L'usage de Rambouillet! ils ne se ruineront pas.

On apporte un bol de punch sur un guéridon, Auguste en boit plusieurs verres. Quinze Sous se promène avec le tuteur.

PREMIER INVITÉ. J'espère que madame Bredonillard ne trichera pas comme la dernière fois.

LA DAME. Tricheur vous-même, monsieur Palnchot, entendez-vous?

On joue; la musique continue.

DUPERRET*, *présentant un verre de punch à Auguste*. Vous accepterez un verre de punch?

AUGUSTE, *gaiement*. Un, deux! et plus! le punch!... c'est mon élément!

Il boit.

ERNESTINE, *à part et regardant Auguste, qui boit*. Quelles belles manières ils ont ces Parisiens! (*A Duperret.*) Papa! je vais dans ma chambre chercher mon album pour le montrer aux personnes qui ne jouent pas.

DUPERRET. Va, mon enfant.

Ernestine sort par la droite.

AUGUSTE, *à Duperret*. Je suis fou des albums, moi! quel est celui dont parle mademoiselle votre fille?

DUPERRET. C'est un recueil de scènes conjugales de Danmier.

AUGUSTE. Connu!... c'est amusant et instructif. N'est-ce pas, messieurs?

Il vide son verre.

TOUS. Oui, c'est fort drôle!

AUGUSTE, *à part*. Pas si drôle que leurs figures! (*Il remplit son verre et s'avance au milieu de la scène.*) Il appelle ça la fleur de Rambouillet! quel museum! (*Haut.*) A la santé des habitants de Rambouillet, qui en sont à la fois la gloire et l'ornement!

TOUS LES INVITÉS, *saluant et levant leurs verres*. Ah!

ENSEMBLE.

AUGUSTE.

AIR : *Qu'il avoit de bon vin.* (Comte Ory.)

Buvons! (*ter*) et sans façon,
Faites-moi tous raison!
Cré nom! ce punch est bon!
Je l'estime et l'honore,
Autant que le bon vin!
Qu'on m'en redonne encore!
C'est un nectar divin!

TOUS.

Buvons! (*ter.*) et sans façon,
Faisons-lui tous raison!
C'est un joyeux garçon!
Sa gaîté nous honore,
Et nous met tous en train!
Qu'on lui redonne encore
De ce nectar divin!

DEUXIÈME DAME, *très-haut, à la bouillote de droite*. Je passe.

PREMIER INVITÉ. C'est étonnant comme ma femme passe depuis quelque temps.

TROISIÈME DAME, *à l'écarté, à gauche*. Monsieur Dodinet, vous êtes volé.

DEUXIÈME MONSIEUR. Ça m'arrive souvent.

AUGUSTE, *très-gai*. Oh! monsieur Dodinet! je parie quinze sous pour monsieur Dodinet!

QUINZE SOUS, *à Auguste lui donnant un verre plein*. Eh bien! es-tu décidé à faire le petit Lansac?

GUSTAVE. Veux-tu bien te taire, roué!

Il boit.

QUINZE SOUS. Tu n'auras qu'à renverser un meuble, et crac!...

AUGUSTE, *prenant du punch*. Laisse-moi savourer ce nectar des dieux!... roué!

QUINZE SOUS, *à part*. Savoure! savoure! nous te tenons!

DUPERRET. A la santé de notre auguste Parisien!

TOUS. Bravo! à la santé de notre auguste Parisien!

AUGUSTE. Auguste Parisien! le calembourg y est! du punch pour le faire passer!

QUINZE SOUS, *faisant flamber le punch*. Nous le tenons!

TOUS.

REPRISE DU CHŒUR.

Ernestine rentre avec son album. — La toile tombe.

* Un écarté à gauche. Autour du guéridon, Auguste, Quinze sous, Duperret; à droite, Ernestine qui les regarde; puis une bouillote. Amis et amies causant au fond et buvant du punch que les domestiques leur offrent.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre octogone — Porte au fond. — A gauche, dans l'angle, un cabinet. — A droite, dans l'angle opposé, une petite porte donnant sur un escalier dérobé. — Du même côté, sur le premier plan, la porte de la chambre d'Ernestine. — A gauche, sur le second plan, une fenêtre. — Du même côté, sur le devant, une ottomane, et au dessus, un portrait de femme, en pied. — Près de l'ottomane, un guéridon sur lequel brûle une bougie. — Le théâtre est dans un demi-jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Amélie écoute à la porte du fond. — L'orchestre joue en sourdine le chœur final du deuxième acte.

AMÉLIE, *seule*.

Tout le monde est encore au salon.... Je les entends d'ici !...(*Elle descend*). Et cependant la soirée avance.... Ernestine ne revient pas... A-t-elle fait avertir Alfred ?... se battre, se battre demain matin !... Alfred ! le seul ami qui m'était resté sur la terre, depuis que ma mère n'y est plus !

Elle regarde le tableau.

AIR du *Matelot*, de Mme Duchambge.

Si tu vivais encor, ma bonne mère,
On n'oserait pas me briser le cœur !
Et cependant l'auteur de ma misère
T'avait promis d'être mon protecteur !
Mais si cet homme, à tes vœux infidèle,
Veut pour jamais consommer mon tourment,
Ne peux-tu pas, mère, quand je t'appelle,
Du haut des cieux défendre ton enfant ?
Du haut des cieux protége ton enfant ?

SCÈNE II.

AMÉLIE, ERNESTINE, *un album à la main.*

ERNESTINE, *mystérieusement*. Amélie !

AMÉLIE. Ah! Eh bien ?

ERNESTINE. Eh bien ! M. Alfred est averti ! ça n'a pas été sans peine... mais mon album m'a bien servie... Tandis que chacun le regardait, je me suis glissée au jardin, où j'ai trouvé le jardinier.

AMÉLIE. Tu lui as confié ?...

ERNESTINE. Brave homme ! Il n'était pas gris... par hasard !... il s'est chargé de ton billet.

AMÉLIE. Que tu es bonne !

ERNESTINE. Et adroite !... Oh! je me forme bien depuis que je lis les Mystères de Paris...

AMÉLIE. Oh ! Alfred ne se battra pas ! Je le lui demanderai au nom de notre amitié !

ERNESTINE. Et il t'obéira, j'en suis sûre ! Quant à M. Auguste... il est là en bas, dans le salon, qui boit du punch... Il est tout à fait gentil ce jeune homme ! il dit des mots charmants !... il m'a dit que j'étais jolie !

AMÉLIE. Ah!

ERNESTINE. Il m'aurait dit bien autre chose encore !... mais ce vieux monsieur qui l'accompagne, et qui a une mine si singulière, venait toujours lui remplir son verre et l'emmenait chuchotter avec mon père... ils avoient l'air de trois conspirateurs !

AMÉLIE. Tu m'effrayes... il s'agissait sans doute de mon mariage.

ERNESTINE. J'en ai peur... mais nous conspirons aussi de notre côté... Et dans les romans, c'est toujours les conspirations de demoiselles qui réussissent....

AMÉLIE. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis inquiète !... comment aurons-nous la réponse de M. Alfred ?

ERNESTINE. Le jardinier doit nous la faire passer par cette fenêtre... d'ailleurs je vais descendre... tiens... le temps de poser mon album dans ma chambre...

Elle entre dans la chambre à droite.

SCÈNE III.

AMÉLIE, *seule*.

La réponse par cette fenêtre !... mais si Alfred allait venir lui-même.... Oh ! je tremble !... N'ai-je pas entendu ?... c'est le jardinier sans doute....

Elle va ouvrir la fenêtre.

SCÈNE IV.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, *reculant*. Alfred ! Ah ! mon Dieu ! vous à cette heure !

ALFRED. Amélie, pardonnez-moi... j'ai dû venir moi-même... comment ! vous exigez...

AMÉLIE. Que vous renonciez à ce duel ! Oh ! oui ! Alfred... vous ne vous battrez pas... songez à mon désespoir, à celui de votre mère...

Alfred, si vous l'aimez, si vous m'aimez, vous renoncerez à votre projet!

ALFRED. Y renoncer!... ne l'espérez pas!... un duel que j'ai provoqué... je me déshonorerais, Amélie, et je perdrais votre estime, votre amour.

AMÉLIE. Eh bien, conduisez-moi vers votre mère... c'est-elle que je veux implorer pour son fils... pour moi... Sa voix sera plus puissante sur votre cœur... Venez... venez... (*Elle s'arrête*). Ciel! on monte l'escalier!...

ALFRED. C'est votre tuteur peut-être?

AMÉLIE. Que me veut-il? que cherche-t-il?... Entrez dans ce cabinet... Je vais me placer là... et feindre de dormir... Il se retirera...

Alfred entre à gauche, Amélie souffle la bougie, s'assied sur l'ottomane et feint de dormir. Nuit.

SCÈNE V.

AMÉLIE, AUGUSTE.

Auguste a une lanterne à la main. Demi-jour.

AUGUSTE.

AIR : *Avançons doucement.* (D'une Vision.)

Avançons doucement
Pour notre dénouement;
De Lansac l'aventure
Est très-sûre!
Avançons doucement;
Il faut ici vraiment
Amener le même dénouement.

La musique continue piano.

AMÉLIE, *à part.* Quel est donc son projet?

AUGUSTE. Voyons... orientons-nous... Ce diable de punch m'a tout étourdi.

AMÉLIE, *à part.* Il s'en ira, j'espère.

AUGUSTE, *qui regarde l'appartement avec sa lanterne, apercevant Amélie.* Il a dit la porte à droite. Ah!... la voilà!... elle dort!...

AMÉLIE, *à part.* Ecoutons...

AUGUSTE. Oui... elle dort... du sommeil de l'innocence... comme si elle s'était mise sous la protection de ce grand portrait...qui, me fait l'effet...(*Il regarde le portrait avec sa lanterne.*) Ah! mon Dieu!

AMÉLIE, *se levant vivement.* Ciel! ce n'est pas mon tuteur.

AUGUSTE. Est-ce que c'est un effet du punch!... C'est elle!... c'est...

Il pose sa lanterne sur le guéridon.

AMÉLIE, *très-effrayée.* Que faites-vous ici, monsieur?... Que voulez-vous?... parlez!

Alfred entr'ouvre la porte du cabinet.

AUGUSTE. Ah! vous-même!... De grâce, mademoiselle... répondez... répondez... ce portrait...

Il montre le portrait.

AMÉLIE. C'est celui de ma mère...

AUGUSTE, *très-ému.* Votre mère!... Est-ce possible? et pourtant c'est le même que celui-ci (*Il lui montre son médaillon.*) Tenez! voyez!

AMÉLIE, *se rapprochant.* Le même.

AUGUSTE, *avec feu.* Votre mère là. (*Il lui montre le tableau*) Protégeant sa fille!.. tandis que son image sur mon cœur était mon soutien, mon espérance, mon talisman... Ah!

AMÉLIE, *troublée.* Qui êtes-vous donc?

AUGUSTE, *transporté.* Qui je suis?.... Mais ce talisman.... c'est aussi le portrait de ma mère!

AMÉLIE. De la vôtre?

ALFRED, *à part, du cabinet.* Sa sœur!

Il referme la porte.

AUGUSTE. Morte il y a dix ans!

AMÉLIE, *très-émue.* C'est vrai! Ah! mon Dieu! vous seriez?... mais je ne puis le croire encore? Pourquoi m'aurait-on caché....

AUGUSTE. Pourquoi?

AMÉLIE. Ah! je vous en prie... le nom de votre mère...

AUGUSTE. Son nom... je ne l'ai jamais su.

AMÉLIE. Eh quoi!

AUGUSTE. Non, mademoiselle.

AMÉLIE. Mais je ne comprends pas.

AUGUSTE Vous ne comprenez pas... apprenez... (*S'arrêtant*) *à part.* Qu'allais-je dire?... ma mère doit rester pure aux yeux de sa fille!

AMÉLIE, *avec anxiété.* Parlez, je vous en supplie!

AUGUSTE. Oui... oui... je parlerai... Et d'abord il faut vous dire que votre mère avait une amie... une parente qui laissa orphelin... un pauvre enfant... que ma... que votre mère... adopta... et qu'elle fit élever en secret... Cet enfant... c'était moi...

AMÉLIE. Mais vous disiez...

AUGUSTE. Oui, je disais..... j'ai dit ma mère... parce qu'au premier moment je n'avais pas réfléchi... et puis votre mère ayant toujours été ma seule amie, ma seule protectrice, m'ayant élevé comme son fils, pauvre femme! ce n'est pas de sa faute si aujourd'hui je ne suis pas élevé du tout... J'étais à la Flèche. Un pensionnat soigné! et tous les mois... elle venait me voir, m'embrasser; elle m'apportait des cadeaux, de l'argent... elle était si bonne!...Un jour, il y avait longtemps que je ne l'avais vue, un jour... on m'apporte une lettre et un portrait...Le portrait, c'était le sien, le voilà... la lettre, c'était son écriture, mais tremblante et défigurée... je ne sais quel pressentiment me fit pâlir en brisant le cachet... Ma mère m'annonçait qu'elle était bien malade... elle me disait que si dans un mois je n'avais pas reçu d'autre lettre, je devais me rendre chez son exécuteur testamentaire, qui serait chargé

d'un legs pour moi, et, n'espérant plus me revoir, ni m'écrire de nouveau, elle me donnait ses derniers conseils et sa dernière bénédiction.

Il pleure.

AMÉLIE, *se rapprochant de lui et lui prenant la main.* Mon frère.

AUGUSTE. Ma sœur! vous permettez que je vous appelle ma sœur?

AMÉLIE. Puisque ma mère vous avait adopté.

AUGUSTE. Oui, au fait, votre mère m'avait adopté, et alors c'est à peu près comme si nous étions réellement... Mais un frère, une sœur... quand ça se retrouve... est-ce que vous ne voudriez pas...

Il ouvre ses bras.

AMÉLIE, *s'y jetant.* Ah! de tout mon cœur, mon frère!...

AUGUSTE. Ma sœur!... ah! ma bonne sœur!... Ah! vieux chenapan de tuteur!... cré nom!... Excusez, mais c'est la joie... c'est l'indignation... et quand je pense qu'aujourd'hui je vous ai causé tant de chagrins...

AMÉLIE. Ah! ne parlons plus de ça... Maintenant j'ai un frère, une protection...

AUGUSTE. Oh! ça...

AMÉLIE. Mais ce legs que ma mère vous a fait?

AUGUSTE. Je ne l'ai jamais reçu...

AMÉLIE. Pourquoi?

AUGUSTE. Parce qu'après avoir lu cette lettre qui me menaçait de perdre ma seule amie, ma mère; je tombai sans connaissance, je l'aimais tant!... Quand je revins à moi... le portrait était sur mon cœur... il y est toujours resté depuis... mais la lettre je ne la retrouvai plus... et je ne me rappelai pas le nom de l'exécuteur testamentaire. Bientôt ma pension cessant d'être payée, le directeur du collége trouva que je n'avais plus de dispositions... on me renvoya avec une petite somme d'argent qu'une amie de ma mère avait, dit-on, envoyée pour moi... et je me rendis à Paris... où, sans ami... sans protecteur... je devins ce que je suis, c'est-à-dire pas grand'chose... mais grâce au souvenir de ma mère... je suis resté un homme d'honneur... un brave garçon... à qui sans rougir vous pouvez dire. Mon frère...

AMÉLIE. Mon frère!...

AUGUSTE. Ma sœur... ma bonne sœur... Ah! scélérat de tuteur!...

AMÉLIE. Le nom de l'exécuteur testamentaire dont vous parlez... n'est-ce pas Mondidier?

AUGUSTE. Mondidier!... Oui... oui... Mondidier... c'est ce nom que j'avais oublié...

AMÉLIE. C'était le nom de mon tuteur avant qu'il ne se fût anobli...

AUGUSTE. Comment! c'est lui qui me doit de l'argent!... Oh! comme ça se trouve!...

AMÉLIE. Maintenant je connais ses projets.

AUGUSTE. O ma sœur!..... vous ne les connaissez pas tous, et je donnerais tout au monde pour que M. Alfred fût ici!

Alfred entr'ouvre la porte du cabinet.

AMÉLIE. Pourquoi?

AUGUSTE. Pour déjouer un infâme complot de votre tuteur... et pour lui faire des excuses d'avoir voulu lui voler son trésor...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALFRED *.

ALFRED. Des excuses!... c'est moi plutôt, monsieur, qui vous demanderai d'agréer les miennes.

AUGUSTE. Monsieur Alfred!... tiens! tiens! tiens... petite sœur... vous aviez donc deviné ma pensée?

ALFRED, *à Auguste.* Mademoiselle, redoutant la tyrannie de son tuteur, avait bien voulu accepter un asile chez ma mère... et je venais....

AUGUSTE, *lui tendant la main.* Vous êtes un brave jeune homme, monsieur Alfred; je vous aime déjà! et puisque vous êtes venu ici... Mais par où êtes-vous donc entré?

ALFRED, *avec embarras.* Par la fenêtre.

AUGUSTE, *ravi.* Par la fenêtre! charmant jeune homme, va!... Et bien, tant mieux! le vieux va se trouver pris dans ses propres filets... fait au même!

ALFRED. Comment?

AUGUSTE, *à Alfred.* Vous allez rentrer dans ce cabinet... moi par là... (*Il montre la porte du fond.*) effet de bille.

Il renverse un fauteuil du fond.

AMÉLIE, *effrayée.* Que faites-vous?

AUGUSTE. N'ayez donc pas peur... c'est le signal convenu; vous allez voir le papa... Duperret venir jouer une comédie... au dénoûment de laquelle il est peu préparé. Chut!... je l'entends... Courage, petite sœur... et vous, monsieur Alfred, à votre poste...

Alfred rentre dans le cabinet.

AMÉLIE. Mais...

AUGUSTE, *prêt à entrer à droite.* Ah! j'oubliais... mon chapeau... c'est encore convenu!... là, il peut venir... moi, j'entre par ici.

AMÉLIE. C'est l'appartement d'Ernestine.

AUGUSTE. Elle est au salon, il n'y a pas de danger.

Il entre à droite.

* Amélie, Alfred, Auguste.

SCÈNE VII.

AMÉLIE, DUPERRET, QUINZE SOUS ERNESTINE, AMIS, DOMESTIQUES, *portant des flambeaux. Jour complet.*

CHOEUR.

AIR *de Robert le Diable.*

Qui cause en ces lieux
Ce tapage affreux
Que nous venons d'entendre ?
Il faut nous l'apprendre
Car nous sommes tous
Inquiets pour vous.

ERNESTINE*, *courant à Amélie.* Amélie!

DUPERRET, *d'un air effaré.* Eh bon Dieu! Amélie, qu'y a-t-il donc?... d'où vient ce bruit qui nous a tant effrayés... vous êtes-vous trouvée mal?

AMÉLIE. Non, monsieur... je m'étais endormie en lisant.

DUPERRET. C'est très-imprudent, on peut mettre le feu... ma maison n'est pas assorée... Ah! mon Dieu! (*Apercevant le chapeau.*) Que vois-je?... un chapeau d'homme!

AMIS *et* AMIES. Un chapeau d'homme!

QUINZE SOUS. Bon!

DUPERRET, *à Ernestine.* Ernestine, ma fille, vous ne devez pas en voir davantage. Rentrez dans votre appartement.

ERNESTINE**. Ah! mon Dieu!

Elle va pour rentrer chez elle, ouvre la porte de sa chambre et la referme vivement en voyant qu'Auguste s'y est caché. Elle reste jusqu'à la fin de la scène contre cette porte.

DUPERRET. Un chapeau d'homme! (*A Amélie.*) Amélie, vous n'étiez pas seule ici.

AMÉLIE. Monsieur!...

DUPERRET. Non, vous n'étiez pas seule... ce chapeau n'est pas venu se placer lui-même sur cette chaise... Ah! mes amis, ma maison est déshonorée par l'inconséquence, par la légèreté de cette jeune fille!

Il tire son mouchoir.

AMÉLIE, *indignée.* C'est affreux!

QUINZE SOUS, *à Duperret.* Rassurez-vous, monsieur... je reconnais ce chapeau... c'est celui de mon élève... de mon fils adoptif... et je me rends caution qu'il réparera l'honneur de la jeune fille qu'il a si imprudemment compromise...

DUPERRET. Mes amis, je vous prends tous à témoins... Et vous, mademoiselle, apprêtez-vous à devenir dès demain la femme de l'homme, quel qu'il soit, qui est caché dans ce cabinet.

AMÉLIE. Puisque vous l'exigez, monsieur... oui... j'épouserai la personne qui est dans ce cabinet.

DUPERRET, *à Quinze Sous.* Nous la tenons...

QUINZE SOUS, *à part.* Voilà mon héros colloqué!

DUPERRET, *allant au cabinet.* Sortez, monsieur, sortez... vous devez avoir entendu quelle est la satisfaction que j'ose attendre de vous.

* Amélie, Ernestine, Duperret, Quinze Sous, amis au fond.

** Amélie, Duperret, Quinze Sous, Ernestine un peu en arrière.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALFRED, *sortant du cabinet.*

ALFRED. Je vous la donne, monsieur.

TOUS. Monsieur Alfred!

QUINZE SOUS. Ce n'est pas mon héros!

ALFRED *. Amélie, que je suis heureux!

DUPERRET, *vivement.* Mais, j'y songe... ce chapeau n'est pas celui de monsieur Alfred... monsieur Alfred n'était donc pas en tête-à-tête avec ma pupille... je suis sûr que le fils adoptif de monsieur le marquis est là dedans. (*Il retourne au cabinet.*) Monsieur Auguste!... monsieur Auguste!... c'est assez plaisanter... venez... paraissez... (*Impatienté.*) M. Auguste!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *paraissant.* Vous m'appelez, honnête vieillard?

TOUS. Monsieur Auguste!

DUPERRET. Dans la chambre de ma fille!

Ernestine fait un pas vers son père*.

AUGUSTE, *gaiement.* Rassurez-vous, papa; si je l'ai compromise, je suis prêt à l'épouser.

DUPERRET, *faisant passer Ernestine de l'autre côté* ***. L'épouser! un homme sans fortune!

AUGUSTE. Sans fortune! (*Tirant Duperret à part.*) Dites donc, dites donc, papa, vous oubliez donc que vous me devez l'héritage de ma mère, monsieur Mondidier de Duperret.

DUPERRET, *à part.* Montdidier!... ah! je suis pris!

* Amélie, Alfred, Duperret, Quinze Sous.

** Alfred, Amélie, Duperret, Ernestine, Auguste, Quinze Sous.

*** Alfred, Amélie, Ernestine, Duperret, Auguste, Quinze Sous.